

de Dame Adéline Dumas, épouse de M. Philippe Gagnon, marchand, le 16 mars 1889.

Mon père mourut en 1904. A la mort de ma mère, en 1909, il nous a fallu quitter cette habitation. Je n'oublierai jamais le douloureux pèlerinage que j'y fis quelques semaines avant la vente. La demeure familiale, le magasin, le hangar furent visités pièce par pièce, en me remémorant les souvenirs les plus doux comme les plus tristes de la vie de famille. On a beau dire, on ne se sépare pas sans larmes et sans mélancolie de ces immeubles qui ont entendu durant vingt-un ans nos pleurs d'enfants comme nos rires de jeunesse; qui ont été témoins de la formation comme de la désagrégation de la famille.

“Il doit être cruel d'être obligé de vendre sa maison de famille, dit François Coppée, et je n'imagine pas de plus douloureuse séparation. Errer pour la dernière fois à l'ombre de vieux arbres que notre aïeul a plantés; cueillir, avant le départ, pour la faire sécher dans le livre d'heures de sa mère, une rose sur le rosier que jadis la pauvre femme a si souvent taillé devant vous de ses mains vénérées; se lever, pour ne plus s'y asseoir jamais, du grand fauteuil, à l'angle de la cheminée, dans lequel le père sommeillait autrefois, pendant les longues soirées d'octobre; visiter, avec le regard circulaire d'adieu, ces chambres meublées de lits et de berceaux qui vous rappellent la mort et la naissance de tant d'êtres chéris; fermer, en sachant qu'elle ne sera plus ouverte que par un étranger, cette porte du salon de la famille sur laquelle est marquée au crayon votre taille aux diverses époques de votre enfance; quitter ces murailles où vos souvenirs sont attachés plus solidement que les tenaces racines du lierre; abandonner ces fleurs qui semblent vous rendre, dans leurs parfums, un peu de l'âme des bien-aimés disparus; ce doit être là, certainement, un affreux chagrin, une de ces heures d'agonie sentimentale où l'homme